

## OBSEQUES DE JULES WATRIN

A la nouvelle du meurtre de l'infortuné sous-directeur des Houillères et Fonderies de l'Aveyron, Jules Watrin, Ingénieur civil des Mines, un cri de douleur et d'indignation s'est élevé dans le monde des Ingénieurs.

Notre revue se fait l'écho de cette légitime émotion et tient à enregistrer les profonds regrets des collègues de Jules Watrin, si lâchement frappé, si cruellement achevé et mutilé, si peu défendu !

Watrin était Lorrain, originaire des environs de Metz ; on l'aimait et on l'estimait dans son pays, où il venait passer le temps que lui laissaient des dures fonctions. On l'avait vu pour la dernière fois à Méy, l'automne dernier, pendant un congé de convalescence qu'il avait pu prendre en Lorraine dans les mois de septembre et octobre.

C'était un esprit cultivé, lettré et, de plus, un grand travailleur. L'inaction lui pesait, et il s'était empressé, à l'expiration de son congé, d'aller reprendre son poste de sous-directeur à Decazeville, où il sentait sa présence d'autant plus utile que la crise industrielle, en s'allongeant pour les mines et la métallurgie, devenait plus intense.

Il était d'ailleurs à peine âgé de cinquante ans et il avait hâte de reprendre les occupations dont les émoluments constituaient pour lui la seule fortune, le seul moyen d'arriver plus vite, par une économie très stricte qu'il s'imposait, à l'indépendance qu'il ambitionnait dans un certain avenir, tout en subvenant aux besoins d'une partie de sa famille. Le crime odieux du 26 janvier a apporté une fin tragique et prématurée à cette laborieuse carrière, qui avait commencé par un beau succès. Jules Watrin était sorti avec le premier numéro de l'Ecole des Mines de Saint-Étienne, en 1866. Il avait été Ingénieur aux usines de Munterhausen, chez M. de Dietrich, puis attaché à la Compagnie de Châtillon et Commentry, et en dernier lieu à Decazeville.

Partout il avait donné des preuves de savoir, de droiture et de fermeté, mais il ne recevait jamais mal un ouvrier ; il écoutait

toutes les réclamations et ne se dissimulait pas les difficultés dont il avait charge pour continuer les efforts à produire dans deux sens, en apparence opposés, en assurant le travail et le bien-être possibles de l'ouvrier, malgré les prix de plus en plus réduits dans les cours, en temps de crise industrielle.

La plupart des journaux ont donné, avec plus ou moins d'exactitude les horribles détails de l'attentat à la vie humaine, consommé le 26 janvier, sous prétexte de guerre sociale, non pas par des égarés, mais par de véritables assassins. Une enquête locale et même une interpellation à la Chambre éclaireront peut-être, si la passion politique ne les obscurcit pas, les tristes circonstances du crime.

En attendant que la vérité apparaisse dans toute sa rigueur, voici les hommages rendus à la victime, d'abord à la gare de Decazeville, après le service religieux, le 30 janvier par M. Petitjean, administrateur délégué, entouré des Ingénieurs et employés supérieurs de la Compagnie et des autorités du département :

M. Petit-jean s'est ainsi exprimé :

Messieurs,

Je ne veux pas laisser se refermer ce wagon sans remplir un devoir.

C'est au nom du Conseil d'administration, au nom des Ingénieurs, ses collègues et ses amis, et au nom des honnêtes gens du pays que je veux adresser à celui qui va partir un dernier témoignage de sympathie et de regret.

Je ne retracerai pas devant vous la vie de M. Watrin. Vous la connaissez. Elle était simple comme celles des gens qui font leur devoir.

Infatigable au travail, il demandait à ceux qu'il commandait la même ardeur, mais il avait le droit de le faire, car il leur donnait l'exemple.

Depuis sa sortie de l'École des mines de Saint-Étienne, sa vie a été mêlée à celle des ouvriers ; il les connaissait, il les aimait, il savait que pour les conduire il faut être juste. C'est ce qu'il disait souvent.

Tous ses efforts tendaient à un seul but : entretenir le travail de Decazeville et empêcher que la crise actuelle ne pesât trop lourdement sur la population ouvrière. Dans les moments difficiles que nous traversons, cette tâche était devenue particulièrement difficile. M. Watrin est mort dans les circonstances douloureuses que vous savez ; il est mort au champ d'honneur, et avant de la voir partir pour toujours, saluons une victime du devoir professionnel.

Puissent nos regrets adoucir la douleur de la famille Watrin frappée d'une manière si soudaine dans ses affections !

Adieu et au revoir !

C'est le samedi 6 février que les restes mortels de Jules Watrin, arrivés depuis quelques jours par Metz avec un délégué de la Compagnie de Decazeville, ont été ensevelis au cimetière de Méy, au milieu d'une assistance nombreuse et sympathique.

Le cercueil disparaissait sous de nombreuses couronnes, parmi lesquelles on remarquait celle offerte par le Conseil d'administration de la Société représentée aux obsèques par quatre administrateurs : MM. F. Raoul Duval, vice-président du Conseil, Gastambide, administrateur délégué, Hely d'Oissel et de Bonneville, administrateurs, et Koch, agent général.

A côté de la couronne des anciens élèves de l'École des mines des Saint-Étienne, les élèves de l'École des mines de Paris avaient tenu à envoyer la leur, de même que les autres usines où Watrin avait été occupé, ainsi que les jeunes gens de Méy.

Après le service religieux, M. Raoul Duval a prononcé sur le tombeau le discours suivants :

Messieurs

Je suis venu au nom de la Société anonyme des houillères et fonderies de l'Aveyron, et comme représentant avec plusieurs de mes collègues le Conseil d'administration, dire un dernier et solennel adieu à notre regretté sous-directeur, M. Jules Watrin.

Ce n'est ni le moment, ni le lieu de parler des tristes détails du crime qui a

enlevé à une famille, dont il était l'honneur et le soutien, un frère et un parent chéri, et qui nous a ravi, à nous qui le pleurons avec elle, un agent d'une honnêteté éprouvée et d'une capacité à laquelle nous rendons un juste hommage.

La vérité sera bientôt connue tout entière et justice éclatante sera rendue à cet homme modeste, dur à lui-même, bon aux autres, et particulièrement dévoué aux ouvriers, qu'on cherche pourtant encore à égarer par des calomnies, alors que dans toutes ses communications avec le Conseil d'administration, M. Watrin témoignait toujours d'une sollicitude éclairée pour leurs intérêts véritables, moraux et matériels.

Mais je tiens à affirmer hautement ici la profonde estime et l'affection sincère que M. Watrin inspirait à tous ceux qui avaient le privilège de la connaître véritablement.

Nous protestons avec énergie et avec une véritable indignation contre ceux qui, aujourd'hui, cherchent à excuser des actes abominables en calomniant l'homme excellent auquel nous rendons ensemble les derniers devoirs, en s'efforçant de ternir son caractère, et tournant à mal, enfin les qualités mêmes d'ordre, d'économie, de stricte probité et d'abnégation, dont il a donné tant de preuves.

En rendant à cette terre de Lorraine, qu'il aimait tant, la dépouille mortelle de notre ami, nous avons une suprême consolation.

Deux fois Français par la naissance et par son libre choix, M. Watrin, tombé victime du devoir, dans ce qu'on a appelé, avec que trop cruelle vérité cette fois, le champ de bataille de l'Industrie, dormira son dernier sommeil à côté de milices de soldats de la France qui, dans ces campagnes, ont combattu, souffert et donné leur vie pour la défense, le salut et l'honneur de la patrie.

H.R.